



**HAL**  
open science

## Entre birth-day et death-day : quelle construction d'identité pour Stanley dans The Birthday Party d'Harold Pinter ?

Virginie Iché

► **To cite this version:**

Virginie Iché. Entre birth-day et death-day : quelle construction d'identité pour Stanley dans The Birthday Party d'Harold Pinter ?. Alain Montandon. L'Anniversaire, Presses Universitaires Blaise-Pascal, pp.217-232, 2008. hal-03056750

**HAL Id: hal-03056750**

**<https://hal.science/hal-03056750>**

Submitted on 24 May 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# Entre *birth-day* et *death-day* : quelle construction d'identité pour Stanley dans *The Birthday Party* d'Harold Pinter ?

Virginie ICHÉ

---

Symbole du temps qui passe, littéralement des années qui tournent<sup>1</sup>, l'anniversaire consiste en une expression de la temporalité toute particulière ; cette journée a ainsi beau être exactement comme les autres et ne durer que vingt-quatre heures comme chaque journée, elle n'en équivaut pas moins à une année entière. Cette seule journée symbolise les trois cent soixante cinq autres qui, elles, se sont écoulées sans une conscience aiguë du temps qui passe. Ce jour particulier remet ainsi en cause la perception du temps : l'anniversaire, c'est la combinaison de la perception d'un temps cyclique et d'un temps linéaire, d'un temps répétitif et d'un temps toujours changeant. Toutefois, un anniversaire n'instaure pas simplement un rapport spécifique au temps, mais requiert également une nouvelle perception de l'identité individuelle. L'individu dont c'est l'anniversaire est confronté à un mouvement contradictoire : celui de la confirmation de son identité et de sa destruction simultanée. L'identité s'affirme et se confirme année après année, le caractère s'affine et se précise, les envies sont plus claires... mais dans un même temps, l'être s'enferme dans la perception qu'ont les autres de soi sans ne plus pouvoir en sortir et se rapproche irrémédiablement de son dernier anniversaire et par là, de sa mort, qui génère la dissolution ultime de son identité. L'anniversaire, c'est tout à la fois le retour du même, tant sur le plan temporel – la même journée – que sur le plan personnel – le même individu – et l'avènement du nouveau – en une journée, l'individu se trouve symboliquement enrichi d'une année d'expériences. L'anniversaire est la journée qui concilie une temporalité stérile et une temporalité trop rapide, qui concilie l'absence de variation, et les variations infinies. Celui dont c'est l'anniversaire doit ainsi faire face à une crise d'identité, entre confirmation, stagnation et modification et dislocation.

*The Birthday Party* d'Harold Pinter met en scène la célébration de ce jour si particulier, de cette temporalité paradoxale, et même encore plus paradoxale en anglais. En effet, on lit en creux dans le terme "birthday" l'expression "birth-day", c'est-à-dire le jour de la naissance. Fêter son anniversaire en anglais, ce n'est pas seulement fêter le temps qui passe, mais fêter le jour où l'on est né. L'anniversaire, c'est donc ainsi symboliquement un retour au jour de sa naissance. Habituellement, cet événement fait surgir des images de fête en famille, d'éclats de rire, de chansons et de joie. Toutefois, dans cette pièce, la célébration est entachée et le spectateur assiste à un tout autre tableau : des personnages menaçants viennent troubler le quotidien de la pension de famille, le protagoniste Stanley nie qu'il s'agit de son anniversaire, la fête se déroule dans une atmosphère inquiétante de régression et de violence.

---

1. De l'étymologie latine, *annus* l'année et *vertere* tourner.

Fêter la naissance de Stanley ne revient absolument pas à célébrer le renouveau, mais à prendre conscience de l'approche de la néantisation. Après cette « fête » funeste, Stanley perd l'usage de la parole ; sa vision est altérée ; il est emporté par Goldberg et McCann, les instigateurs de sa chute. L'anniversaire fatal de Stanley provoque donc un retour symbolique au jour de sa naissance, non dans le sens d'une renaissance, mais bien d'une déconstruction de son identité et même de son humanité. Comment cette journée, au lieu de se dérouler sous les meilleurs auspices, peut-elle ainsi aboutir à la fragmentation, la dissolution, la déconstruction de l'identité de Stanley ? Comment ce jour de la naissance, ce *birth-day* en arrive-t-il à se transformer en *death-day* ?

Après avoir montré comment cette journée débute sous le signe du retour du même, et ainsi de la temporalité stérile et de la stagnation, je révélerai comment l'enfilade des journées s'enraye et à quel point cette journée diffère des autres malgré les efforts de Stanley pour faire en sorte que rien ne change. Ce conflit entre le même et l'autre me permettra ainsi d'analyser comment l'identité de Stanley se fragmente lors de cette journée particulière, son anniversaire.

### ***Une journée sous le signe du retour du même***

L'anniversaire, c'est la prise de conscience que le même est autre, que la journée pourtant en tous points similaires à toutes les autres est bien différente. Or, bien au contraire, dans un premier temps dans cette pièce, le quotidien et les habitudes règnent en maître. Le spectateur assiste à l'instauration d'un retour du même, dès la scène d'exposition. Celle-ci nous présente Meg et Peter, son mari, lors du petit-déjeuner. La scène est martelée de nombreuses répétitions qui donnent à penser que le quotidien des deux époux consiste en l'observance de rituels qui se succèdent les uns aux autres. La moindre question de Meg ou réponse de Peter, le plus petit bol de cornflakes ou la tasse de thé la plus ordinaire sont inscrits dans un quotidien immuable. Meg et Peter s'inscrivent dans un temps cyclique, où chaque journée n'est que succession d'habitudes et de règles devenues au fil du temps lois. Les premiers mots de la pièce sont sous le signe de la répétition : Meg dit « C'est toi, Peter ? (...) Peter, c'est toi ?<sup>2</sup> », et comme Peter ne répond pas par l'affirmative, elle recommence « C'est toi ? ». Notons que Meg n'est pas sur scène lorsque ces mots sont prononcés ; la répétition est littéralement désincarnée. Ce n'est donc pas Meg qui l'instaure mais elle s'est imposée d'elle-même ; le temps cyclique n'est pas décidé et instauré comme tel mais il dirige tout de même le quotidien. C'est de la même manière que, dans un élan itératif semblable à un bégaiement, Meg reformule sans cesse ses phrases, « Tes cornflakes sont prêts. (...) Voilà tes cornflakes.<sup>3</sup> » ou les répète mot pour mot,

MEG : Oh, quel dommage. Ça me désolerait. *J'aimerais beaucoup mieux avoir un petit garçon.*

PETER : Une petite fille, ce n'est pas mal.

MEG : *J'aimerais beaucoup mieux avoir un petit garçon.*<sup>4</sup>

---

2. *L'Anniversaire*, p. 11. "Is that you, Petey? (...) Petey, is that you? (...) Is that you?", *The Birthday Party*, p. 9.

3. *L'Anniversaire*, p. 11. "I've got your cornflakes ready. (...) Here's your cornflakes.", *The Birthday Party*, p. 9.

4. *L'Anniversaire*, p. 13. Je souligne.

"MEG. Oh what a shame. I'd be sorry. *I'd much rather have a little boy.*

PETEY. A little girl's all right.

Le dialogue entre Meg et Peter est lui aussi composé sur le mode itératif. Les cornflakes que Meg a servis à Peter suscitent les deux séries de questions-réponses suivantes :

MEG : Ils sont bons ?

PETER : Très bons.

MEG : J'ai pensé qu'ils seraient bons.<sup>5</sup>

et :

PETER : J'ai fini mes cornflakes.

MEG : Ils étaient bons ?

PETER : Très bons.<sup>6</sup>

C'est le même rituel qui est observé avec le pain frit que sert ensuite Meg. Toutefois, Meg pose sa question un peu trop tôt... mais cela ne dérange en aucun cas le rituel et ne le retarde que de quelques secondes.

MEG : (...) C'est bon ?

PETER : Je n'ai pas encore goûté.

MEG : Je parie que tu ne sais pas ce que c'est.

PETER : Si, je sais.

MEG : Qu'est-ce que c'est, alors ?

PETER : Du pain frit.

MEG : C'est vrai.

*Il commence à manger.*

*Elle le regarde.*

PETER : Très bon.

MEG : Je le savais bien.<sup>7</sup>

Le petit-déjeuner entre Meg et Peter se déroule donc selon des règles bien précises et selon une trame qui est toujours la même. Le temps auquel le spectateur assiste est celui de l'éternel recommencement. C'est sur le même mode que se déroule le réveil de Stanley, le protagoniste dont il est censé être l'anniversaire. Meg l'insère dans sa ritualisation des actes : « Je lui apporte *toujours* sa tasse de thé.<sup>8</sup> » L'adverbe itératif « toujours » ne laisse aucune place à l'imprévu. Quoiqu'il arrive, Stanley aura sa tasse de thé.

C'est dans ce monde ritualisé que Stanley s'est creusé sa place en tant que résident permanent de cette pension de famille. Toutefois, il semble que ce dernier veuille

---

MEG. *I'd much rather have a little boy.*”, *The Birthday Party*, p. 11.

5. *L'Anniversaire*, p. 11.

“MEG. Are they nice?

PETEY. Very nice.

MEG. I thought they'd be nice.”, *The Birthday Party*, p. 9.

6. *L'Anniversaire*, p. 13.

“PETEY. I've finished my cornflakes.

MEG. Were they nice?

PETEY. Very nice.”, *The Birthday Party*, p. 9.

7. *L'Anniversaire*, p. 13-14.

“MEG. (...) Is it nice?

PETEY. I haven't tasted it yet.

MEG. I bet you don't know what it is.

PETEY. Yes, I do.

MEG. What is it, then?

PETEY. Fried bread.

MEG. That's right.

*He begins to eat.*

*She watches him eat.*

PETEY. Very nice.

MEG. I knew it was.”, *The Birthday Party*, p. 12.

8. *L'Anniversaire*, p. 15. Je souligne. “I *always* take him up his cup of tea.”, *The Birthday Party*, p. 13.

s'inscrire en faux dans ce temps cyclique : il oppose une résistance plus ou moins farouche à Meg et à son élan répétitif. Apparemment, Stanley refuse de répondre aux attentes de Meg. Stanley apparaît tout d'abord comme un élément perturbateur dans cette succession sans heurt de répliques. Il représente un court instant la possibilité d'un temps linéaire. Lorsque Meg reprend sa ritournelle à propos des cornflakes, Stanley la frustre délibérément de son besoin d'entendre les mots que Peter a prononcé un peu plus tôt :

MEG : Comment sont les cornflakes, Stan ?

STANLEY : Horribles.<sup>9</sup>

L'hyperbole « Horribles » est l'antonyme de l'expression qu'avait employé Peter « Très bons » : la réponse de Stanley se comprend donc bien comme l'envers exact de celle de Peter. Toutefois, le spectateur s'aperçoit très rapidement que l'opposition de Stanley est trop systématique pour ne pas être, elle aussi, ritualisée. Stanley prend l'exact contre-pied de ce que dit Meg. Les phrases de Meg sont reprises sur le mode négatif,

MEG : C'est du bon thé. (...)

STANLEY : Ce n'est pas du thé.<sup>10</sup>

MEG : (...) Vous avez bien dormi ?

STANLEY : Je n'ai pas dormi du tout.<sup>11</sup>

Le même procédé est employé dans ces deux successions de répliques. Meg demande une appréciation sur un fait qu'elle considère comme acquis, alors que Stanley détruit délibérément le présupposé sur lequel repose son affirmation ou son interrogation. Même lorsque Meg lui fait remarquer que son opposition systématique mène à des inconsistances dans son discours, Stanley continue sur le mode de la dénégation :

STANLEY : (...) Toute la nuit j'ai rêvé de ce petit-déjeuner.

MEG : Il me semblait vous avoir entendu dire que vous n'aviez pas dormi.

STANLEY : J'ai rêvassé. Toute la nuit.<sup>12</sup>

Stanley n'est donc pas un élément perturbateur mais l'auteur d'un rituel d'une autre sorte. Il n'introduit pas la possibilité d'un temps linéaire ; bien au contraire, il en refuse lui aussi la possibilité.

Dans cet environnement ritualisé, où chaque journée ressemble en tous points à celle de la veille, il n'est pas étonnant de constater chez le protagoniste un refus de vieillir, et chez Meg, un refus de le laisser vieillir. Stanley est un personnage au comportement infantile ; la façon qu'il a de dire l'exact contraire de ce que vient de dire Meg, ainsi que nous venons de le montrer ou encore de répéter les mots qu'elle prononce est un jeu typiquement enfantin. Ainsi, dans le dialogue suivant,

MEG : (...) Dites s'il vous plaît.

---

9. *L'Anniversaire*, p. 16-17.

“MEG. What are the cornflakes like, Stan?

STANLEY. Horrible.”, *The Birthday Party*, p. 14.

10. *L'Anniversaire*, p. 20.

“MEG. It's good tea. (...)

STANLEY. This isn't tea.”, *The Birthday Party*, p. 18.

11. *L'Anniversaire*, p. 16.

“MEG. (...) Did you sleep well?

STANLEY. I didn't sleep at all.”, *The Birthday Party*, p. 14.

12. *L'Anniversaire*, p. 17.

“STANLEY. (...) All night long I've been dreaming about this breakfast.

MEG. I thought you said you didn't sleep.

STANLEY. Day-dreaming. All night long.”, *The Birthday Party*, p. 15.

STANLEY : S'il vous plaît.  
MEG : Dites pardon d'abord.  
STANLEY : Pardon d'abord.  
MEG : Non. Juste pardon.  
STANLEY : Juste pardon.<sup>13</sup>

Stanley répète à l'identique les mots prononcés par Meg sans leur accorder le moindre sens : il retombe en enfance. Lorsqu'il descend prendre son petit-déjeuner, ce n'est qu'après avoir été réveillé puis appelé à nouveau par sa mère de substitution, Meg, et son apparence (« Il porte encore sa veste de pyjama, un pantalon de ville, des lunettes. Il n'est pas rasé.<sup>14</sup> ») dévoile son état d'esprit. Encore enfant, il refuse de s'habiller de façon conventionnelle et adulte. Il refuse de se raser et nie ainsi sa virilité. Stanley ne veut pas grandir et Meg le perçoit comme un enfant et l'infantilise à la fois. Elle s'adresse à lui en utilisant la troisième personne du singulier :

MEG : Alors *il* est enfin descendu, hein ? *Il* est enfin descendu pour *son* petit déjeuner. Mais *il* ne le mérite pas, n'est-ce pas Peter ?<sup>15</sup>

La personne même de Stanley est niée. Son statut de sujet pensant et agissant est nié par ce procédé qui efface le « je » au profit d'un « il » dévastateur. Son statut d'adulte est remis en question sans cesse ; Meg le compare à un « grand garçon<sup>16</sup> » ; son prénom est constamment tronqué (« Stan !<sup>17</sup> ») ou alors Meg utilise un diminutif (« Stanny !<sup>18</sup> ») ; c'est ainsi à une castration symbolique que procède Meg, la mère de substitution qui refuse de voir son « fils » grandir. Ne lui fait-elle pas remarquer « Ça ne vous regarde pas.<sup>19</sup> » comme à un enfant qui pose des questions indiscrettes aux « grandes personnes » et « Vous êtes un méchant.<sup>20</sup> » comme un parent le dirait à son enfant qui a fait une bêtise pour lui inculquer le sens du Bien et du Mal ? Le vouvoiement français fait évidemment beaucoup moins ressortir cette infantilisation alors que le “you” anglais permet de penser les différentes nuances de la relation entre Meg et Stanley. Il n'est bien évidemment pas possible d'alterner entre le vouvoiement et le tutoiement et si la traduction par le vouvoiement est parfaitement compréhensible, compte tenu de la relation de séduction qu'entretiennent à plusieurs reprises Meg et Stanley, dans ce cas précis, le tutoiement aurait mieux rendu compte de l'infantilisation de Stanley. Son refus de vieillir est également perceptible dans sa dénégation répétée à deux reprises, « Ce n'est pas mon anniversaire.<sup>21</sup> » Rien ne permet au spectateur de

---

13. *L'Anniversaire*, p. 19-20.

“MEG. (...) Say please.

STANLEY. Please.

MEG. Say sorry first.

STANLEY. Sorry first.

MEG. No. Just sorry.

STANLEY. Just sorry!”, *The Birthday Party*, p. 17-18.

14. *L'Anniversaire*, p. 16. “He is unshaven, in his pyjama jacket and wears glasses.”, *The Birthday Party*, p. 14.

15. *L'Anniversaire*, p. 16. Je souligne. “MEG. So he's come down at last, has he? He's come down at last for his breakfast. But he doesn't deserve any, does he, Petey?”, *The Birthday Party*, p. 14.

16. « Eh bien, vous allez me faire le plaisir d'avaler ces cornflakes comme un grand garçon. Allez. », *L'Anniversaire*, p. 16. “Now you eat up those cornflakes like a good boy. Go on.”, *The Birthday Party*, p. 14.

17. *L'Anniversaire*, p. 15. “Stan!”, *The Birthday Party*, p. 13.

18. *L'Anniversaire*, p. 15. “Stanny!”, *The Birthday Party*, p. 13.

19. *L'Anniversaire*, p. 19. “Never you mind.”, *The Birthday Party*, p. 17.

20. *L'Anniversaire*, p. 19. “You're bad.”, *The Birthday Party*, p. 17.

21. *L'Anniversaire*, p. 40 et p. 48. “This isn't my birthday”, *The Birthday Party*, p. 36 & p. 41.

croire que ce n'est pas son anniversaire. En effet, dans le dialogue entre McCann et Stanley, à aucun moment Stanley ne mentionne le fait que ce jour n'est pas celui de sa naissance :

MCCANN : Heureux de vous connaître, monsieur. (...) Mes meilleurs vœux. (...) Vous allez sortir ?

STANLEY : Oui.

MCCANN : Le jour de votre anniversaire ?

STANLEY : Oui. Pourquoi pas ?

MCCANN : Mais ils organisent une soirée pour vous ici tout à l'heure.

STANLEY : Ah, vraiment ? C'est malheureux.

MCCANN : Mais non. C'est très gentil.

(...)

STANLEY : Je suis désolé. Je ne suis pas d'humeur à ça ce soir.

MCCANN : Oh, c'est vrai ? Je suis désolé.

STANLEY : Oui, je sors pour fêter ça tranquillement, tout seul.<sup>22</sup>

A aucun moment non plus le spectateur ne peut être sûr du fait qu'il s'agisse bien de son anniversaire : ce dialogue peut n'être qu'une stratégie de Stanley pour se débarrasser de ces inconnus venus troubler son quotidien dans cette calme pension de famille ; la liste des personnages au tout début de la pièce laisse planer l'incertitude, puisque Stanley a « près de quarante ans<sup>23</sup> ». Toutefois, la question de savoir s'il s'agit effectivement de l'anniversaire de Stanley ou d'une méprise de Meg n'est pas centrale. Interrogé par Mel Gussow à propos de *The Odd Man Out*<sup>24</sup>, Harold Pinter explique que cela n'a pas vraiment d'importance à ses yeux si tel événement a « réellement » eu lieu ou pas. Le seul fait d'en parler crée ou recrée l'événement en question : faux ou non, il permet de mettre en relation des personnes par sa seule mention. De la même façon, pour *The Birthday Party*, il importe peu que ce soit effectivement l'anniversaire de Stanley ou pas. Le seul fait qu'on le fête importe et permet de penser toutes ses implications. Le seul fait que Stanley dise « Ce n'est pas mon anniversaire » est un indice pour le lecteur et le spectateur : c'est la preuve que Stanley refuse de grandir et / ou de vieillir. A l'acte II, Stanley prononce ces mots :

Les rides sur mon visage, eh ? C'est l'alcool. (...) à la façon dont certaines personnes me regardent, on pourrait croire que je suis quelqu'un d'*autre*. Je veux bien croire que j'ai changé, mais je suis quand *même* l'homme que j'ai toujours été.<sup>25</sup>

Les rides sur son visage ne sont pas l'effet du temps mais de l'alcool ; Stanley refuse d'admettre que le temps a pris sur lui et refuse que son interlocuteur perçoive un quelconque effet du temps sur lui. Stanley refuse d'être « autre » : il ne reconnaît aucune modification en lui, il affirme être « même » (l'antiphrase entre le « même » et l'« autre » est encore plus évidente en anglais où les termes “different” et “same” sont tous deux en position adjectivale).

---

22. *L'Anniversaire*, p. 44.

“MCCANN. I'm glad to meet you, sir. (...) Many happy returns of the day. (...) Were you going out?”

STANLEY. Yes.

MCCANN. On your birthday?

STANLEY. Yes. Why not?

MCCANN. But they're holding a party for you tonight.

STANLEY. Oh really? That's unfortunate.

MCCANN. Ah no. It's very nice.”, *The Birthday Party*, p. 38.

23. *L'Anniversaire*, p. 7. “in his late thirties”, *The Birthday Party*, p. 8.

24. Mel GUSSOW, “A Conversation [Pause] with Harold Pinter”, *Critical essays on Harold Pinter*, ed. by Steven H. GALE.

25. *L'Anniversaire*, p. 47. Je souligne. “The lines on my face, eh? It's the drink. (...) but what I mean is, the way some people look at me, you'd think I was a *different* person. I suppose I have changed, but I'm still the *same* man I always was.”, *The Birthday Party*, p. 40. Je souligne.

C'est pourquoi donner l'ordre « Ne m'appellez pas monsieur<sup>26</sup> » revient à refuser de devenir homme, adulte et responsable. Stanley ne reconnaît pas les effets du temps qui passe pour la bonne et simple raison que son appréhension du temps n'est pas linéaire mais cyclique.

Cependant, cette journée a beau être placée sous le signe du retour du même, de l'observance de rituels stricts et du refus de vieillir, le mécanisme des jours huilés semble s'enrayer lorsque Stanley apprend la venue de deux visiteurs. La façon qu'il a de questionner Meg lorsqu'elle lui annonce leur venue, « Ah oui ? », « Quoi ? », « Qu'est-ce que vous racontez ? », « Mais quand ? Quand les a-t-il vus ? », « Qui sont-ils ? », « Ils ne vous a pas dit de noms ? », « Ici ? Ils voulaient venir quand ? », « Pourquoi ? », « Mais qui sont-ils ? », « Pourquoi pas ? », « Pourquoi ne sont-ils pas venus hier soir, s'ils devaient venir ? »<sup>27</sup>, révèle l'anxiété et l'instabilité du personnage, qui jusque-là ne s'exprimait que par affirmations et négations. Stanley sombre ainsi dans l'interrogation et l'incertitude.

### ***L'enfilade des journées s'enraye : une journée pas comme les autres***

Dans ce quotidien ritualisé, deux intrus sont annoncés et tout est bouleversé. L'inquiétude et l'appréhension sont palpables, même avant que l'on soit sûr que les visiteurs vont vraiment arriver. Stanley essaie de se rassurer, tente d'effacer toute variation et de renforcer le même. Il ravale ses interrogations et s'exprime à nouveau sur le mode de l'affirmation et de la négation. Il nie la possibilité de l'arrivée d'individus inconnus dans la pension de famille en recourant à nouveau à la répétition, procédé récurrent de son quotidien ritualisé. C'est ainsi qu'il répète « Ils ne viendront pas.<sup>28</sup> » à deux répliques d'intervalle, et puis dans une quasi-répétition balbutiante, « C'est une fausse alerte. Une fausse alerte.<sup>29</sup> ». Le retour au rituel est introduit par ce retour à la répétition, et renforcé par le retour au rituel du petit-déjeuner. Après dans un premier temps avoir refusé le thé que lui proposait Meg, sous le prétexte que ce n'était pas du thé, Stanley le réclame désormais : « Où est mon thé ?<sup>30</sup> ». Il exige dorénavant un petit-déjeuner dans les règles, ce qui est une manière d'effacer la possibilité du changement telle qu'elle s'immisce dans la pièce. De plus, l'utilisation de l'adjectif possessif « mon » révèle à quel point Stanley cherche à se réapproprier l'espace et les rites : au lieu de s'y opposer, il veut les faire siens. Mais ce n'est pas la seule stratégie à l'œuvre pour nier et réduire à néant toute variation. Lorsque Meg mentionne le fait que des visiteurs vont arriver, Stanley est réduit à une victime apeurée, et Meg à un bourreau qui insiste sur leur prochaine venue. Lorsque Stanley a repris ses esprits, les rôles de bourreau et de victime sont renversés : Stanley devient le tortionnaire intransigeant et Meg la proie. Alors que c'était Stanley qui niait leur arrivée et que Meg exprimait son désaccord :

STANLEY : (...) Ils ne viendront pas.

---

26. *L'Anniversaire*, p. 48. "Don't call me sir.", *The Birthday Party*, p. 41.

27. *L'Anniversaire*, p. 22-23. "What two gentlemen?", "What?", "What are you talking about?", "When was this? When did he see them?", "Didn't he tell you their names?", "Here? They wanted to come here?", "Why?", "But who are they?", "Why not?", "Why didn't they come last night, if they were coming?", *The Birthday Party*, p. 19-20.

28. *L'Anniversaire*, p. 23. "They won't come.", *The Birthday Party*, p. 20.

29. *L'Anniversaire*, p. 23. "It's a false alarm. A false alarm.", *The Birthday Party*, p. 21.

30. *L'Anniversaire*, p. 23. "Where's my tea?", *The Birthday Party*, p. 21.



MEG : Pourquoi pas ?<sup>31</sup>

désormais, c'est Stanley qui expose un scénario inquiétant à Meg, qui, elle, rejette ses insinuations et ses allégations qui l'effraient :

STANLEY, *faisant un pas vers elle* : Ils arrivent aujourd'hui.

MEG : Qui ?

STANLEY : Ils arrivent en camion.

MEG : Qui ?

STANLEY : Et vous savez ce qu'ils ont dans ce camion ?

MEG : Quoi ?

STANLEY : Ils ont une brouette dans ce camion.

MEG, *haletante* : Ce n'est pas vrai.

STANLEY : Oh si, c'est vrai.

MEG : Vous êtes un menteur.

STANLEY, *faisant un autre pas vers elle* : Une grande brouette. Et quand le camion s'arrête, ils la roulent à bas du camion et ils la roulent dans l'allée, et puis ils frappent à la porte d'entrée.

MEG : Mais non.

STANLEY : Ils cherchent quelqu'un.

MEG : Mais non.

STANLEY : Ils cherchent quelqu'un. Une certaine personne.

MEG, *d'une voix rauque* : Non, mais non !

STANLEY : Je vous dis qui ils cherchent ?

MEG : Non !

STANLEY : Vous ne voulez pas que je vous dise ?

MEG : Vous êtes un menteur !<sup>32</sup>

L'inversion des rôles est claire dans ce passage. L'étude des didascalies fait apparaître un personnage menaçant, qui s'avance vers l'autre, à deux reprises, comme pour lui signifier qu'il maîtrise et l'espace et son esprit, alors que l'autre personnage perd progressivement et son souffle (« haletante ») et sa voix (« d'une voix rauque »). Dans cet échange, c'est Meg qui s'exprime avec des interrogations et des négations, toutes deux réduites à leur minimum « Qui ? », « Quoi ? » et « Non ! » et « Mais non. » alors que Stanley prononce une longue phrase, inhabituellement longue dans sa bouche, qui s'étend telle une période grâce à des

---

31. *L'Anniversaire*, p. 23.

“STANLEY. (...) They won't come.

MEG. Why not?”, *The Birthday Party*, p. 20.

32. *L'Anniversaire*, p. 26-27.

“STANLEY (*advancing*). They're coming today.

MEG. Who?

STANLEY. They're coming in a van.

MEG. Who?

STANLEY. And do you know what they've got in that van?

MEG. What?

STANLEY. They've got a wheelbarrow in that van.

MEG (*breathlessly*). They haven't.

STANLEY. Oh yes they have.

MEG. You're a liar.

STANLEY (*advancing upon her*). A big wheelbarrow. And when the van stops they wheel it out, and they wheel it up the garden path, and they knock at the front door.

MEG. They don't.

STANLEY. They're looking for someone.

MEG. They're not.

STANLEY. They're looking for someone. A certain person.

MEG (*hoarsely*). No, they're not!

STANLEY. Shall I tell you who they're looking for?

MEG. No!

STANLEY. You don't want me to tell you?

MEG. You're a liar!” , *The Birthday Party*, p. 24.

ajouts successifs de propositions, reliées les unes aux autres par la conjonction de coordination « et ». Cette phrase qui s’allonge est telle la brouette que décrit Stanley ; elle avance de façon inéluctable. C’est également Meg qui a recours à la répétition du même pour néantiser la possibilité d’un changement radical : « Qui ? », « Vous êtes un menteur » et « Mais non. » sont chacun répétés une fois. A ce moment, Stanley est provisoirement vainqueur de la joute verbale. L’intrusion de l’Autre a été niée. Mais cette victoire est toute temporaire.

En effet, l’Autre s’insinue dans cette vie monotone – l’Autre avec une majuscule, c’est-à-dire l’étranger, celui qui ne m’est pas familier (McCann et Goldberg en particulier) mais aussi tout ce qui va à l’encontre de l’habitude, du quotidien et donc, dans cette pièce, des rites. La soirée elle-même, qui donne son titre original à la pièce, *The Birthday Party*, n’est pas donnée à l’initiative de Meg, mais de McCann : « Naturellement, il faut en donner une.<sup>33</sup> » ; transformer le quotidien est l’affaire de l’Autre et non du même et cette transformation va de soi pour l’Autre, alors qu’elle n’était même pas imaginée pour les participants au même :

GOLDBERG, *méditatif* : Ah. Dites-moi. Vous allez donner une soirée ?

MEG : Une soirée ?

GOLDBERG : Vous n’alliez pas en donner une ?

MEG, *avec de grands yeux* : Non.<sup>34</sup>

Meg bute sur le mot de « soirée », qu’elle répète en écho à Goldberg, comme si elle ne comprenait pas ce qu’il signifie. Goldberg répète sa question mais cette fois-ci avec une forme interro-négative ; si la première question sous-entendait que cela « se fait », est habituel, ou socialement attendu, de donner une soirée en l’honneur de quelqu’un qui fête son anniversaire, la deuxième question présuppose qu’il est absolument anormal de ne pas donner de soirée pour un anniversaire, mais Meg ne décide toujours pas de modifier le quotidien et répond par la négative à cette proposition d’altération. Elle a les yeux écarquillés face à cet individu qui incarne le changement. C’est en effet cette fête qui va être à l’origine de toutes les modifications, à la fois externes (Stanley va quitter la pension de famille) et internes ; Goldberg affirme ainsi : « Nous allons le faire sortir de lui-même<sup>35</sup> », c’est-à-dire extirper son âme de son corps, faire sortir l’identité de ce même qu’incarne le corps, le faire devenir Autre. Le cadeau d’anniversaire, le tambour, fait également devenir Stanley Autre. L’acte I se termine sur un Stanley possédé ; il « frapp[e] à toute violence sur le tambour, et son visage exprime la même fureur sauvage et possédée que les battements de tambour<sup>36</sup> ». Cette frénésie finale s’oppose de façon antithétique à la première scène, lors de laquelle les paroles entre Peter et Meg étaient ponctuées par de nombreux temps morts. Le terme anglais, qui a été traduit par « sauvage » dans cette citation, “savage” et non pas “wild”, est très important :

---

33. *L’Anniversaire*, p. 36. “Well, of course, you must have one.”, *The Birthday Party*, p. 32.

34. *L’Anniversaire*, p. 36.

“GOLDBERG (*thoughtfully*). Ah! Tell me. Are you going to have a party?

MEG. A party?

GOLDBERG. Weren’t you going to have one?

MEG (*her eyes wide*). No.”, *The Birthday Party*, p. 32.

35. *L’Anniversaire*, p. 37. “We’ll bring him out of himself.”, *The Birthday Party*, p. 33.

36. *L’Anniversaire*, p. 41. “banging the drum, his face and the drumbeat now savage and possessed.”, *The Birthday Party*, p. 36.

Stanley n'est pas seulement « non-domestiqué », il est totalement incontrôlable. L'intrusion de l'Autre dans le même se fait de la manière forte, de telle sorte que rien ne sera plus pareil.

Dans ces conditions, la fête d'anniversaire ne pouvait pas se dérouler en douceur. Le spectateur assiste effectivement à une parodie grotesque d'une fête d'anniversaire. Cette journée ne pouvait pas être comme les autres, donc il fallait une fête d'anniversaire. Mais cela ne suffisait pas. Cette fête d'anniversaire non plus ne pouvait pas se dérouler comme on pourrait s'y attendre, comme la société exige qu'un anniversaire doit se dérouler, c'est-à-dire de façon « joyeuse » : un anniversaire est condamné par les diktats sociaux à être « joyeux ». Pourtant, cet anniversaire n'est absolument pas « joyeux » : si les étapes incontournables sont respectées – on porte un toast, on prononce un discours, on boit de l'alcool, on chante une chanson et on joue à un jeu – l'ensemble ne donne pas une impression d'euphorie joyeuse mais de dysphorie funeste. Pendant le toast, le spectateur peut observer un effet de lumière inquiétant et étrange, « McCann braque sa torche sur le visage de Stanley.<sup>37</sup> ». Après le discours de Goldberg, « McCann éteint les lumières de la pièce, revient et braque sa torche sur le visage de Stanley<sup>38</sup> » : tout cela ne peut que rappeler l'interrogatoire pour le moins musclé qu'a subi Stanley auparavant, ainsi que les questionnements de la Gestapo et des régimes dictatoriaux en général. Contrairement à ce à quoi le spectateur peut s'attendre, ce n'est pas Stanley qui prononce le discours lors de la soirée, bien que celle-ci soit donnée en son honneur, mais Goldberg. Face à cette logorrhée, Stanley, lui, est réduit au silence. Cette inégalité du contrôle de l'espace sonore est mise en parallèle avec la maîtrise de l'espace scénique. En effet, Stanley est en position d'infériorité :

GOLDBERG : (...) Bien. Maintenant, levons nos verres. Tout le monde est debout ? Non, pas vous, Stanley. Il faut vous asseoir.

MCCANN : Oui, c'est vrai. Il doit s'asseoir.

GOLDBERG : Ça ne vous ennuerait pas de vous asseoir une minute ? Nous allons boire à votre santé.

MEG, à Stanley : Allons !

LULU : Allons !

*Stanley s'assoit auprès de la table.*

GOLDBERG : Bien. Maintenant, Stanley est assis... (*Prenant la scène*) Bon je veux dire tout d'abord que je n'ai jamais été touché au cœur comme ce soir par le toast que nous venons d'entendre.<sup>39</sup>

Goldberg et McCann prescrivent les règles de la soirée : Stanley doit s'asseoir pour que celle-ci continue. Meg et Lulu se laissent entraîner par ces nouvelles règles et leur injonction pour contraindre Stanley à s'asseoir est redoublée. Dès que Stanley cède et se met en position spatialement inférieure, Goldberg débute son discours – qui devrait être celui que prononce Stanley – et occupe la scène, l'espace scénique. Quelques répliques plus loin, la didascalie « Stanley reste immobile<sup>40</sup> » apparaît et est reprise quelques lignes plus bas, « Stanley reste

37. *L'Anniversaire*, p. 64. "McCann shines the torch in Stanley's face.", *The Birthday Party*, p. 54.

38. *L'Anniversaire*, p. 67. "McCann switches out the light, comes back, and shines the torch in Stanley's face.", *The Birthday Party*, p. 57.

39. *L'Anniversaire*, p. 65-66.

"GOLDBERG. (...) Right. Now raise your glasses. Everyone standing up? No, not you Stanley. You must sit down.

MCCANN. Yes, that's right. He must sit down.

GOLDBERG. Do you mind sitting down a minute? We're going to drink to you.

MEG. Come on!

LULU. Come on!

*Stanley sits in a chair at the table.*", *The Birthday Party*, p. 55-56.

40. *L'Anniversaire*, p. 68. "Stanley is still.", *The Birthday Party*, p. 57.

immobile sur sa chaise<sup>41</sup> ». Ces didascalies révèlent l'incongruité de la situation : Stanley est le seul à ne pas boire, danser, chanter ou ne serait-ce que parler. Son espace vital est réduit au minimum et il ne domine en aucun cas l'espace sonore : c'est l'Autre qui s'est emparé de tout l'espace sonore et scénique. Lors du jeu de colin-maillard, Stanley crève le tambour du pied, pied « qui reste prisonnier à l'intérieur de l'instrument<sup>42</sup> ». Il brise ainsi le seul cadeau qu'il ait reçu, qui cristallise la vision qu'ont les autres de lui, mais au lieu de lui permettre de s'affranchir et de s'affirmer, ce geste l'enferme encore plus puisque il devient prisonnier de la vision qu'on a de lui. Cette « fête » macabre se termine sur un Stanley réduit à l'extrême violence : après avoir tenté d'étrangler Meg, il tente de violer Lulu.

L'intrusion de l'Autre dans le petit monde ritualisé de Stanley provoque un déséquilibre intense. L'évolution, le changement, la variation est inacceptable et insupportable pour cet être. Cette « fête » marque ainsi la déshumanisation de Stanley et la dislocation de son identité. L'anniversaire de Stanley, synonyme de modifications, ne peut qu'aboutir à la fragmentation de son identité.

### ***La fragmentation de l'identité de Stanley***

Stanley va en quelque sorte implorer. Cette journée particulière va le rapprocher à la fois et paradoxalement de sa naissance et de sa mort. C'est Goldberg qui en exprime l'étrange ressemblance,

La naissance ! C'est comme se lever le matin. Merveilleux ! Il y a des gens qui n'aiment pas l'idée de se lever le matin. Je les ai entendus. Se lever le matin, disent-ils, qu'est-ce que c'est ? Vous avez la peau rêche, vous avez besoin de vous raser, vous avez les yeux plein de saleté, la bouche comme des chiottes, les mains moites, le nez bouché, vous puez des pieds, vous n'êtes qu'un cadavre qui attend d'être lavé !<sup>43</sup>

Stanley incarne à la fois cet enfant, littéralement, celui qui ne parle pas, et ce cadavre. C'est un être en décomposition, qui combine naissance et mort. L'infantilisation de Stanley, qui a déjà été soulignée, est renforcée par le cadeau de Meg : au lieu d'offrir un piano après lui avoir offert dans sa jeunesse un tambour, de manière à le rassurer, le laisser se familiariser avec un instrument de musique simple pour ensuite en aborder un de plus complexe, elle lui offre ce tambourin d'enfant alors qu'il jouait du piano dans le passé. Le passage du piano au tambourin représente la régression de Stanley. Mais dans un même temps, l'approche inquiétante de la mort est discernable. Goldberg et McCann en sont les annonciateurs :

GOLDBERG : McCann, pourquoi es-tu si nerveux ? Ressaisis-toi. Partout où tu vas en ce moment, c'est comme un enterrement.

MCCANN : Ça, c'est vrai.

GOLDBERG : Vrai ? Je pense bien que c'est vrai. C'est plus que vrai. C'est un fait.<sup>44</sup>

---

41. *L'Anniversaire*, p. 69. "Stanley sits still.", *The Birthday Party*, p. 59.

42. *L'Anniversaire*, p. 75. "with his foot caught in it", *The Birthday Party*, p. 63.

43. *L'Anniversaire*, p. 52-53. "birth! Like getting up in the morning. Marvellous! Some people don't like the idea of getting up in the morning. I've heard them. Getting up in the morning, what is it? Your skin's crabby, you need a shave, your eyes are full of muck, your mouth is like a boghouse, the palms of your hands are full of sweat, your nose is clogged up, your feet stink, what are you but a corpse waiting to be washed?", *The Birthday Party*, p. 45.

44. *L'Anniversaire*, p. 32.

"GOLDBERG. McCann, what are you so nervous about? Pull yourself together. Everywhere you go these days it's like a funeral.

MCCANN. That's true.

La fête d'anniversaire est finalement une fête macabre qui annonce et consacre la destruction d'un être, Stanley. Cette destruction passe tout d'abord par la dislocation du langage de Stanley. Ce dernier tente de s'affirmer et d'afficher sa supériorité par rapport à Goldberg et McCann au départ : « Ne m'emmerdez pas !<sup>45</sup> » ou encore « Foutez le camp.<sup>46</sup> » s'exclame-t-il. Le registre très familier des termes dévoile tant l'exaspération que la tentative d'intimidation de la part de Stanley. Toutefois, il est rapidement forcé de reconnaître son infériorité, ne serait-ce que numérique puisque si la scène de confrontation avec les intrus commence avec un face-à-face avec McCann, Stanley est très vite confronté à deux personnages, McCann et Goldberg. Stanley résiste tout de même et refuse de se soumettre. Il refuse tout d'abord de s'asseoir ; « Il ne veut pas s'asseoir<sup>47</sup> » constate McCann, puis Stanley ruse pour que ce soit McCann qui s'asseye :

MCCANN : Très bien. Si vous vous asseyez, je m'assois.

STANLEY : Vous d'abord.

*McCann s'assoit lentement à gauche de la table.*

MCCANN : Alors ?

STANLEY : Très bien. Maintenant que vous vous êtes reposés tous les deux vous pouvez foutre le camp !<sup>48</sup>

Toutefois, Stanley va devoir céder sa supériorité spatiale et devoir s'asseoir. Face à ses deux accusateurs, il ne va pas résister longtemps. Suit un flot ininterrompu de questions – qui se révèlent parfois contradictoires, Stanley aurait tué sa femme mais ne se serait jamais marié – des deux bourreaux, dans une scène qui n'est pas sans rappeler une scène d'inquisition :

GOLDBERG : Qu'as-tu fait de ta femme ?

MCCANN : Il a tué sa femme !

GOLDBERG : Pourquoi as-tu tué ta femme ?

STANLEY, *s'asseyant, le dos à la salle* : Quelle femme ?

MCCANN : Comment l'a-t-il tuée ?

GOLDBERG : Comment l'as-tu tuée ?

MCCANN : Tu l'as étranglée.

GOLDBERG : A l'arsenic.

(...)

GOLDBERG : Pourquoi est-ce que tu ne t'es jamais marié ?

MCCANN : Elle attendait sur le parvis.

GOLDBERG : Tu as déguerpi avant la noce.

MCCANN : Il l'a abandonnée dans la mouise.

GOLDBERG : Tu l'as abandonnée au Club de la layette.

MCCANN : Elle attendait à l'église.<sup>49</sup>

---

GOLDBERG. True? Of course it's true. It's more than true. It's a fact.", *The Birthday Party*, p. 28.

45. *L'Anniversaire*, p. 52. "Don't mess me about!", *The Birthday Party*, p. 44.

46. *L'Anniversaire*, p. 53. "Get out.", *The Birthday Party*, p. 45.

47. *L'Anniversaire*, p. 54. "He won't sit down.", *The Birthday Party*, p. 46.

48. *L'Anniversaire*, p. 55.

"MCCANN. All right. If you will I will.

STANLEY. You first.

*McCann slowly sits at the table.*

MCCANN. Well?

STANLEY. Right. Now you've both had a rest you can get out!", *The Birthday Party*, p. 46-47.

49. *L'Anniversaire*, p. 58.

"GOLDBERG. What have you done with your wife?

MCCANN. He's killed his wife!

GOLDBERG. Why did you kill your wife?

STANLEY (*sitting, his back to the audience*). What wife?

MCCANN. How did he kill her?

GOLDBERG. How did you kill her?

Les questions et les affirmations s'enchaînent sans laisser à Stanley le temps d'y répondre vraiment. Le langage de Stanley commence à être démembré. Face au flot de paroles de Goldberg et McCann, Stanley peut à peine bredouiller quelques mots. Quand il esquisse une phrase, elle est interrompue,

GOLDBERG : Pourquoi faites-vous perdre du temps à tout le monde, Webber ? Pourquoi vous mettez-vous dans les jambes de tout le monde ?

STANLEY : Moi ? Qu'est-ce que vous...

GOLDBERG : Je vous le dis, Webber.<sup>50</sup>

GOLDBERG : Tu as bien remué ? Est-ce qu'ils ont pétillé ?

STANLEY : Allons, allons, attendez, vous...

GOLDBERG : Est-ce qu'ils ont pétillé ? Est-ce qu'ils ont pétillé ou est-ce qu'ils n'ont pas pétillé ?

MCCANN : Il ne sait pas !<sup>51</sup>

Stanley ne peut terminer ses phrases ; il est toujours sommé d'aller plus vite mais il n'arrive pas à s'insérer dans ce courant de mots. De plus, lorsqu'il souhaite tout de même essayer d'apporter une réponse, celle-ci est discréditée,

GOLDBERG : (...) Quand as-tu pris un bain pour la dernière fois ?

STANLEY : J'en prends un tous les...

GOLDBERG : Ne mens pas.<sup>52</sup>

Petit à petit, Stanley en arrive à répéter le même début de phrase, sans pouvoir l'achever.

GOLDBERG : Parle, Webber. Pourquoi la poule a-t-elle traversé la route ?

STANLEY : Elle voulait... elle voulait... elle voulait...

MCCANN : Il ne sait pas !

GOLDBERG : Pourquoi la poule a-t-elle traversé la route ?

STANLEY : Elle voulait... elle voulait...

GOLDBERG : Pourquoi la poule a-t-elle traversé la route ?

STANLEY : Elle voulait...

MCCANN : Il ne sait pas !<sup>53</sup>

---

MCCANN. You throttled her.

GOLDBERG. With arsenic.

(...)

GOLDBERG. Why did you never get married?

MCCANN. She was waiting at the porch.

GOLDBERG. You skeddadled from the wedding.

MCCANN. He left her in the lurch.

GOLDBERG. You left her in the pudding club.

MCCANN. She was waiting at the church.", *The Birthday Party*, p. 49-50.

50. *L'Anniversaire*, p. 56.

"GOLDBERG. Why are you wasting everybody's time, Webber? You're a washout. Why are you getting on everybody's way?

STANLEY. Me? What are you –

GOLDBERG. I'm telling you, Webber.", *The Birthday Party*, p. 47.

51. *L'Anniversaire*, p. 57.

"GOLDBERG. Did you stir properly? Did they fizz?

STANLEY. Now, now, wait, you –

GOLDBERG. Did they fizz? Did they fizz or didn't they fizz?

MCCANN. He doesn't know!", *The Birthday Party*, p. 48.

52. *L'Anniversaire*, p. 57.

"GOLDBERG. (...) When did you last have a bath?

STANLEY. I have one every –

GOLDBERG. Don't lie.", *The Birthday Party*, p. 48.

53. *L'Anniversaire*, p. 60-61.

"GOLDBERG. Speak up, Webber. Why did the chicken cross the road?

STANLEY. He wanted to – he wanted to – he wanted to...

MCCANN. He doesn't know!

La plaisanterie bien connue de la poule qui traverse la route parce qu'elle voulait aller de l'autre côté devient une histoire tragique qui révèle l'étendue de la dislocation du langage de Stanley, dont les balbutiements se transforment soudain en un « hurlement » non articulé, que seule une didascalie révèle : le langage de Stanley n'est plus écrit. Il ne va plus faire face à ses accusateurs qu'avec des interjections, telles que « Aaaaaahhhhh !<sup>54</sup> » et la dernière parole articulée de Stanley ne sera prononcée qu'en présence de Meg. Durant la « fête » d'anniversaire, Stanley s'illustre par son silence ; sa capacité à parler a été annihilée. A l'acte III, Stanley « n'émet que de vagues bruits de gorge<sup>55</sup> », retranscrits dans le texte par les interjections enfantines « Euh-gheugh... euh-gheugh... eehhh-gagh... (...) Caaahhh... caaahhh...<sup>56</sup> ». Stanley n'est plus un être parlant : il est animalisé, infantilisé et même déshumanisé, car il n'est plus doué de cette caractéristique qui différencie les Hommes des autres êtres vivants, la parole.

La néantisation de Stanley passe non seulement par la dislocation de son langage mais aussi par la fragmentation de sa vision. Lors du premier interrogatoire entre McCann, Goldberg et Stanley, une didascalie dévoile que « McCann arrache les lunettes de Stanley<sup>57</sup> ». Après le hurlement que pousse Stanley, McCann suggère « Réveille-le. Enfonce-lui une aiguille dans l'œil.<sup>58</sup> ». La dernière parole articulée que prononce Stanley est « Pourrais-je avoir mes lunettes ?<sup>59</sup> ». Les effets de lumière lors de la scène de la « fête », avec la torche braquée sans cesse dans les yeux de Stanley, l'éblouissent. Tout révèle la volonté de porter atteinte à la vision de Stanley : McCann et Goldberg souhaitent modifier et déformer sa vision du monde, si ce n'est la faire éclater. Le moment culminant dans cette déformation de la vision de Stanley se passe lors du jeu de colin-maillard, qui s'appelle de façon très révélatrice en anglais “blind man's buff”, le coup de l'homme aveugle. McCann désigne le prochain participant à se faire bander les yeux, mais ce n'est pas en lui touchant n'importe quelle partie du corps. McCann « touche les lunettes de Stanley<sup>60</sup> ». Les lunettes sont l'expression métonymique de sa vue, et donc de ses yeux. Suite à cela, on ôte à Stanley ses lunettes et on lui bande les yeux : sa vision est doublement empêchée. Mais cela ne s'arrête pas là : McCann « casse les lunettes de Stanley, brisant la monture<sup>61</sup> » ; les deux synonymes « casser » et « briser » se renforcent l'un l'autre pour révéler la fragmentation de la vue de Stanley. Cette fragmentation est de plus irréversible : à l'acte III, lorsque Peter propose « On peut les recoller<sup>62</sup> », Goldberg lui répond : « Non, non, tout va bien, monsieur Boles<sup>63</sup> ». « Tout va bien », c'est-à-dire le procédé de fragmentation suit son cours. Goldberg

---

GOLDBERG. Why did the chicken cross the road?

STANLEY. He wanted to – he wanted to...

GOLDBERG. Why did the chicken cross the road?

STANLEY. He wanted...

MCCANN. He doesn't know.”, *The Birthday Party*, p. 51.

54. *L'Anniversaire*, p. 62. “Uuuuuhhhhh!” , *The Birthday Party*, p. 52.

55. *L'Anniversaire*, p. 99. “emits sounds from his throat” , *The Birthday Party*, p. 84.

56. *L'Anniversaire*, p. 99. “Uh-gug... uh-gug... eehhh-gag... (...) Caahh... caahh...” , *The Birthday Party*, p. 84.

57. *L'Anniversaire*, p. 57. “McCann snatches his glasses” , *The Birthday Party*, p. 49.

58. *L'Anniversaire*, p. 61. “Wake him up. Stick a needle in his eye.” , *The Birthday Party*, p. 52.

59. *L'Anniversaire*, p. 62. “Could I have my glasses?” , *The Birthday Party*, p. 53.

60. *L'Anniversaire*, p. 74. “touches Stanley's glasses.” , *The Birthday Party*, p. 63.

61. *L'Anniversaire*, p. 74. “He breaks Stanley's glasses, snapping the frames.” , *The Birthday Party*, p. 63.

62. *L'Anniversaire*, p. 87. “We can stick them together.” , *The Birthday Party*, p. 74.

63. *L'Anniversaire*, p. 87. “No, no, that's all right, Mr Boles.” , *The Birthday Party*, p. 74.

poursuit « Ça l'empêchera de penser à autre chose<sup>64</sup> », si ce n'est de penser tout court. Lorsque Stanley réapparaît sur scène, il tient alors « un chapeau melon dans une main et ses lunettes cassées dans l'autre<sup>65</sup> » : privées de leur unique fonction, celle de mieux voir, les lunettes ne sont plus qu'un objet absurde et vide de sens, un objet qu'il ne sert plus à rien de poser sur son nez, un objet qu'on ne tient plus qu'à bout de bras. La fragmentation de la vue de Stanley est renforcée par la fragmentation d'autres accessoires sur scène, le journal et le tambourin. McCann « prend le journal et commence à le déchirer en bandes<sup>66</sup> », et la vision de cette fragmentation ressurgit dans la scène finale, lorsque Stanley vient d'être emporté, Peter « prend le journal et l'ouvre. Les bandes de papier volettent jusqu'à terre.<sup>67</sup> ». La fragmentation, c'est également la vision du tambourin éclaté ; c'est certes Stanley qui crève la peau de l'instrument mais c'est bien McCann qui « ramasse le tambour et le pose sur le côté dans le chemin de Stanley<sup>68</sup> ». Toutefois, la déformation de la vue de Stanley par les deux intrus ne se limite pas à sa seule fragmentation : après avoir morcelé sa vision, les deux visiteurs forment le projet explicite de la modifier totalement.

GOLDBERG : Nous allons lui en acheter une autre paire.

(...)

MCCANN : De notre poche.

GOLDBERG : Cela va sans dire. Entre nous, Stan, il est grand temps que tu aies une nouvelle paire de lunettes.

MCCANN : Tu ne vois pas droit.

GOLDBERG : C'est vrai. Tu vois tout de travers depuis des années.<sup>69</sup>

Stanley ne va pas choisir lui-même sa nouvelle paire de lunettes ; ce sont au contraire les deux intrus qui vont choisir l'instrument qui va remettre « droit » sa vision. McCann et Goldberg souhaitent faire de Stanley « un autre homme<sup>70</sup> ».

Par cette entreprise de destruction du langage et de la vision, c'est donc bien à l'intégrité de l'homme qu'ils en veulent : le spectateur assiste à la dissolution de l'identité de Stanley en lieu et place de son anniversaire. Un être humain se définit par son passé, son activité présente et sa capacité à se projeter dans le futur. Or ces trois catégories-là sont détruites pour Stanley. Les références à des événements appartenant au passé de Stanley existent bel et bien mais sont contradictoires. Il semble évident que Stanley ment à Meg lorsqu'il parle de son passé de pianiste, puisque, de pianiste reconnu qui jouait « à travers le pays entier<sup>71</sup> », Stanley limite son expérience à un seul concert : « Une fois, j'ai donné un

---

64. *L'Anniversaire*, p. 87. "It'll (...) keep his mind off other things", *The Birthday Party*, p. 74.

65. *L'Anniversaire*, p. 95. "He holds his broken glasses in his hand.", *The Birthday Party*, p. 81.

66. *L'Anniversaire*, p. 89. "picks up the pape rand begins to tear it into strips.", *The Birthday Party*, p. 75.

67. *L'Anniversaire*, p. 101. "He picks up the paper and opens it. The strips fall to the floor.", *The birthday Party*, p. 86.

68. *L'Anniversaire*, p. 75. "McCann picks up the drum and places it sideways in Stanley's path.", *The Birthday Party*, p. 63.

69. *L'Anniversaire*, p. 96.

"GOLDBERG. We'll buy him another pair.

(...)

MCCANN. Out of our own pockets.

GOLDBERG. It goes without saying. Between you and me, Stan, It's about time you had a new pair of glasses.

MCCANN. You can't see straight.

GOLDBERG. It's true. You've been cockeyed for years.", *The Birthday Party*, p. 82.

70. *L'Anniversaire*, p. 96. "A new man", *The Birthday Party*, p. 81.

71. *L'Anniversaire*, p. 25. "All over the country.", *The Birthday Party*, p. 22.



concert.<sup>72</sup> » puis même ce concert-là est remis en question, à cause des incohérences qui accompagnent sa mention : « Il ne manquait personne » assure-t-il, avant de rajouter « Mon père a failli venir pour m’entendre. Enfin, en tout cas, je lui avais envoyé un carton. Mais je crois qu’il n’a pas pu venir. Non, je... j’avais perdu l’adresse, c’est ça.<sup>73</sup> ». Les épanorthoses successives remettent en cause toute l’anecdote, et comme son passé de pianiste se limitait à ce seul concert, son identité d’artiste même est remise en cause. Mais si le passé est trouble pour Stanley, il existe tout de même une possibilité de passé. Celle-ci est annihilée par McCann et Goldberg, qui mettent fin à toute possibilité de souvenir par leurs questions contradictoires, à tel point que Stanley reconnaît avoir changé de patronyme. Désormais, il s’appelle « Joe Savon<sup>74</sup> » dit-il. Son passé a été littéralement lessivé. Le présent lui aussi est annihilé. Avant la « fête », Goldberg affirme « Nous allons le faire sortir de lui-même<sup>75</sup> » : l’identité présente de Stanley est donc rejetée. En effet, lorsque Stanley revient sur scène à l’acte III, il « porte un col dur, un veston noir et un pantalon à raies ; il tient un chapeau melon dans une main (...) ; il est rasé de près.<sup>76</sup> » : on est bien loin du début de la pièce « Il porte encore sa veste de pyjama, un pantalon de ville, des lunettes. Il n’est pas rasé.<sup>77</sup> ». Le conformisme anonyme s’est emparé de son présent. Enfin, son futur est privé de libre-arbitre et est tout tracé par une force extérieure à lui. McCann et Goldberg, représentants d’une force totalitaire ou tout du moins conformiste, se proposent de régler tout le futur de Stanley, par une série de suggestions au futur qui ne laissent aucune place au choix, à la décision personnelle :

MCCANN : Nous renouvelerons ta carte pour la saison.

GOLDBERG : On te fera un prix sur ton thé du matin.

MCCANN : On te fera une remise sur tous les produits inflammables.

GOLDBERG : On veillera sur toi.

MCCANN : Nous te conseillerons.

GOLDBERG : Nous te donnerons soins et attentions.

MCCANN : Nous t’ouvrirons des clubs privés.

GOLDBERG : On réservera une table à ton nom.

MCCANN : On te rappellera les jours de jeûne.

GOLDBERG : On te cuira des gâteaux.

MCCANN : On te fera agenouiller les jours d’agenouillement.

GOLDBERG : On te donnera des entrées gratuites.

MCCANN : On t’emmènera en promenade.

GOLDBERG : On te passera les derniers tuyaux.<sup>78</sup>

72. *L’Anniversaire*, p. 25. “I once gave a concert.”, *The Birthday Party*, p. 22.

73. *L’Anniversaire*, p. 25. “They were all there that night.”, “My father nearly came down to hear me. Well, I dropped him a card anyway. But I don’t think he could make it. No, I – I lost the address, that was it.”, *The Birthday Party*, p. 22-23.

74. *L’Anniversaire*, p. 58. “Joe Soap”, *The Birthday Party*, p. 50.

75. *L’Anniversaire*, p. 37. “We’ll bring him out of himself”, *The Birthday Party*, p. 33.

76. *L’Anniversaire*, p. 95. “He ushers in Stanley, who is dressed in a dark well cut suit and white collar. (...) He is clean-shaven”, *The Birthday Party*, p. 81.

77. *L’Anniversaire*, p. 16. “He is unshaven, in his pyjama-jacket and wears glasses.”, *The Birthday Party*, p. 14.

78. *L’Anniversaire*, p. 97.

“MCCANN. We’ll renew your season ticket.

GOLDBERG. We’ll take tuppence off your morning tea.

MCCANN. We’ll give you a discount on all inflammable goods.

GOLDBERG. We’ll watch over you.

MCCANN. Advise you.

GOLDBERG. Give you proper care and treatment.

MCCANN. Let you use the club bar.

Ils finissent ainsi leur série de propositions :

GOLDBERG : Nous ferons de toi un homme.

MCCANN : Et une femme.

GOLDBERG : Tu seras réorienté.

MCCANN : Tu seras riche.

GOLDBERG : Tu seras adapté.

(...)

GOLDBERG : Tu seras un *mensch*.

(...)

GOLDBERG : Tu seras intégré.<sup>79</sup>

Au-delà des résonances évidemment fascistes de ces termes finaux, la contradiction entre « Nous ferons de toi un homme. » et « Et une femme. » révèle que Stanley – dont le nom, le signe de son identité, n'est plus prononcé dans ces successions de répliques – ne va plus exister en tant que tel. Il est mort en tant qu'individu avec une conscience de soi propre. Sa volonté personnelle a été annihilée. Ceci rappelle les mots proleptiques et quasi-programmatiques de Goldberg à l'acte I : « Partout où tu vas en ce moment, c'est comme un enterrement<sup>80</sup> » et la comparaison prend alors tout son sens. Stanley n'est effectivement pas mort physiquement mais le sujet est devenu objet, comme dans les successions de répliques citées en amont (« Nous *te* conseillerons », « Nous *te* donnerons soins et attentions »<sup>81</sup>...). Le « je » a été détruit.

La situation dans laquelle est plongé Stanley est une situation de non-retour : impossible pour lui de revenir à la situation initiale, ou encore de retourner dans sa ville natale, ou même de concevoir un futur. Son identité s'est dissoute dans cet anniversaire – ce *birth-day* qui a sonné le glas de sa vie, et qui s'est transformé de façon funeste en *death-day*. La tentative de Stanley de figer le temps, de s'inscrire dans un temps cyclique, en niant tout temps linéaire, a imposé sous les assauts conjugués de l'anniversaire et de l'Autre. L'intrusion inévitable et inexorable de l'Autre a détruit Stanley. Pour lui, désormais, « Il n'y a nulle part où aller.<sup>82</sup> »

---

GOLDBERG. Keep a table reserved.

MCCANN. Help you acknowledge the fast days.

GOLDBERG. Bake you cakes.

MCCANN. Help you kneel on kneeling days.

GOLDBERG. Gove you a free pass.

MCCANN. Take you for constitutionals.

GOLDBERG. Give you hot tips.”, *The Birthday Party*, p. 82-83.

79. *L'Anniversaire*, p. 98.

“GOLDBERG. We'll make a man of you.

MCCANN. And a woman.

GOLDBERG. You'll be re-orientated.

MCCANN. You'll be rich.

GOLDBERG. You'll be adjusted.

(...)

GOLDBERG. You'll be a mensch.

(...)

GOLDBERG. You'll be integrated.”, *The Birthday Party*, p. 83-84.

80. *L'Anniversaire*, p. 32. “Everywhere you go these days it's like a funeral”, *The Birthday Party*, p. 28.

81. *L'Anniversaire*, p. 97. Je souligne. “Advise you”, “Give you proper care and attention”, *The Birthday Party*, p. 82. Je souligne.

82. *L'Anniversaire*, p. 29. “There's nowhere to go.”, *The Birthday Party*, p. 26.

# Bibliographie

---

## Sources primaires

### Corpus :

PINTER Harold, *The Birthday Party*, London : Eyre Methuen LTD, 1972 [1960].  
—, *L'anniversaire*, Paris : Gallimard, 1968.

### Autres œuvres du même auteur :

—, *The Caretaker*, London : Methuen & Co LTD, 1963 [1960].  
—, *The Homecoming*, London : Methuen & Co LTD, 1972 [1965].

## Sources secondaires

### Études critiques :

DUKORE F. Bernard, *Harold Pinter*, London : MacMillan Education LTD, 1988 [1982].  
ESSLIN Martin, *The People Wound : The Work of Harold Pinter*, New York : Anchor Books, Doubleday & Compagny inc., 1970.  
GALE Steven H., *Harold Pinter – Critical approaches*, London & Toronto : Associated University Presses, 1986.  
—, *Critical essays on Harold Pinter*, Boston : G. K. Hall & Co., 1990.  
GAUTHIER Brigitte, *Harold Pinter – The caretaker of the fragments of modernity*, Paris : Ellipses, 1996.  
HAYMAN Ronald, *Harold Pinter*, London : Heinemann, 1968.  
KERR Walter, *Harold Pinter*, New York & London : Columbia University Press, 1967.  
LECERCLE Ann, *Le théâtre d'Harold Pinter. Stratégies de l'indicible : regard, parole, image*, Paris : Klincksieck, 2006.  
NAISMITH Bill, *The Caretaker – The Birthday Party – The Homecoming – Harold Pinter*, London : Faber & Faber, 2000.  
RABY Peter, *The Cambridge Companion to Harold Pinter*, Cambridge : Cambridge University Press, 2001.  
RUSSELL TAYLOR John, *Harold Pinter*, Essex : Longmans, Green & Co. LTD, 1969.  
SALEM Daniel, *Harold Pinter, dramaturge de l'ambiguïté*, Paris : Éditions Denoël, 1968.  
STRUNK Volker, *Harold Pinter – Towards a Poetic of his Plays*, New York : Peter Lang Publishing Inc., 1989.  
SUSINI Christian, *Harold Pinter. Études de thèmes*, thèse de doctorat présentée à Clermont-Ferrand en 1972.

### **Études théoriques :**

BARTHES Roland, *Essais critiques*, Paris : Seuil, 1964.

—, *S/Z*, Paris : Seuil, 1970.

—, *Le Plaisir du Texte*, Paris : Éditions du Seuil, 1973.

—, *Roland Barthes*, Paris : Editions du Seuil, 1995 [1975].

—, *Ecrits sur le Théâtre*, Paris : Points Seuil, 2002.

LARTHOMAS Pierre, *Le langage dramatique*, Paris : Quadrige PUF, 2001 [1972].